REMARQUES SUR LA GENÈSE D'ADJECTIFS EN FONCTION D'ADVERBES [1]

Les solutions qu'on a données au problème de la genèse des adjectifs en fonction d'adverbes (types : *parler haut*, *couper court*, *vivre monotone* [2]) se groupent surtout autour de deux notions gram-

1. ABRÉVIATIONS

Apol = *Libro de Apolonio*. Ed. C. C. Marden, Baltimore, Paris 1917.
Arroz = V. Blasco Ibañez, *Arroz y Tartana*, Valencia 1919.
Cal = *Calila e Dimna*. Ed. P. de Gayangos ; Biblioteca de Autores Españoles. Escritores en prosa anteriores al siglo xv. Madrid 1860.
C Ger Lara = *Crónica General de Alfonso X*. Dans : Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara*.
Çid = *Poema de Mio Cid*. Ed. Menéndez Pidal, Clásicos Castellanos 24, Madrid 1931.
Corbacho = Libro del Arcipreste de Talavera llamado *Reprobación del Amor Mundano o Corbacho*. Ed. Rogerio Sánchez. Biblioteca Clásica CCLVIII, Madrid.
Curand = R. Pérez de Ayala, *El curandero de su honra* (Segunda parte de Tigre Juan). Madrid 1930,
F Gonz = *Poema de Fernan Gonçalez*. Ed. C. C. Marden, Baltimore 1904.
Gatos = *El libro de los Gatos*. Ed. G. T. Northup, Modern Philology V, 1908, 477.
Lib Am = Juan Ruiz Arcipreste de Hita, *Libro de Buen Amor*. Ed. Cejador y Frauca, Clásicos Castellanos, 1913.
Paz = Miguél de Unamuno, *Paz en la Guerra*.
SDom = Santo Domingo de Silos. Ed. Janer, Biblioteca de Autores Españoles, 57.
Tigre = R. Pérez de Ayala, *Tigre Juan*. Madrid 1928.

2. Ce dernier exemple a été relevé par MM. G. et R. Le Bidois : *Syntaxe du français moderne, ses fondements historiques et psychologiques* ; Tome II, 1938, § 1675.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

maticales : celle de l'adverbe (C. M. Robert [1]) et celle de l'objet interne (Meyer-Lübke, Heise, Spitzer, MM. Le Bidois [2]).

C. M. Robert voit dans ces formes de simples survivances des adverbes latins en *-e* [3]. On attribue à son opinion peu de valeur : un coup d'œil sur les langues romanes autres que le français nous apprend en effet que ce n'étaient pas les adverbes en *-e* qui étaient à la base des adjectifs-adverbes, mais les formes en *-o* ; cp. ital. *sudar freddo*, esp. *sonreir hermoso*, *saber cierto*. Il me semble pourtant qu'on ne devrait pas écarter la théorie de Robert trop légèrement. Nous savons, il est vrai, que très peu d'adverbes en *-e* ont survécu dans les langues romanes [4] ; mais il est toujours possible que, à l'époque ancienne et dans le langage populaire, ces adverbes aient été remplacés par des formes en *-o*. Si cela est vrai, le fond de la théorie de Robert, à savoir que les adjectifs-adverbes modernes étaient à l'origine de véritables adverbes, et non pas des régimes internes, pourrait toujours se défendre ; il ne faudrait que substituer aux adverbes en *-e* des formes en *-o*.

Il y a même, dans une autre langue, un parallèle intéressant qui confirmerait l'opinion de Robert. Nous savons qu'en anglais des adverbes comme *hard*, *loud* dans *to work hard*, *to speak loud*, etc., qui ne se distinguent plus aujourd'hui des adjectifs, remontent à d'anciens adverbes : angl. moy. *harde*, *loude* [5].

Mais, comme nous allons voir, ce qui s'est passé, ce n'est pas que les adverbes en *-e* ont rejoint, sous l'influence de l'analogie, les adverbes en *-o* ; ce n'est pas un changement formel laissant intact l'adverbe comme catégorie fonctionnelle qui explique la disparition

1. C.-M. Robert, *Questions de grammaire et de langue française*, Amsterdam, s. d., 109-124.

2. W. Meyer-Lübke, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, III, 360.

W. Heise, *Zur historischen Syntax des adverbial gebrauchten Adjektivs im Französischen*. *Roman. Forschungen* (1912), 873-1038.

K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, V, 1925, § 109.

L. Spitzer, dans *Zeitschrift f. roman. Phil.* 45, 1925, 285-286 ; et dans *Le Français moderne*, oct. 1939, 330. G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du Français moderne*, II, § 1675.

3. N'ayant pu me procurer le livre de Robert, je cite d'après le résumé donné par Heise (p. 874).

4. W. Meyer-Lübke, *Gram. der roman. Spr.*, II, § 619.

5. M. Deutschbein, *System der neuenglischen Syntax*, Leipzig, 1931, § 105.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

des adverbes en *-e* (comme du reste de ceux en *-iter* [1]) ; mais c'est plutôt le fait fondamental que l'adverbe comme catégorie fonctionnelle avait peu de vitalité en latin vulgaire. Les adverbes romans, non pas seulement ceux en *-mente*, sont en grande partie des créations nouvelles. Et c'est cela qui peut invalider la thèse de Robert. Il reste toutefois dans son explication un fond de vérité : c'est qu'une grande partie des formes au neutre n'étaient pas, à l'origine, des régimes internes, mais bien des adverbes nouvellement créés.

L'opinion la plus répandue aujourd'hui, opinion qui peut être qualifiée de *communis opinio*, est celle qui regarde les adjectifs-adverbes comme régimes, surtout comme régimes internes [2].

Cette théorie, qui a gagné tant de faveur, mérite de retenir notre attention, parce qu'elle est compatible avec la supposition selon laquelle la catégorie adverbiale en latin aurait perdu de sa vitalité, et elle semble offrir une solution raisonnable au problème des adverbes neutres qu'on trouve en roman.

Le concept de régime interne — comme du reste la plupart de nos termes grammaticaux — est né dans un esprit logicien. Il peut servir pour classer certains phénomènes, mais il n'offre pas toujours une explication génétique.

Pour expliquer ce fait curieux qu'un adjectif se rencontre dans la fonction d'un objet interne, on a eu recours à trois hypothèses différentes.

1) On constatait que ces adjectifs-adverbes avaient la même valeur sémantique qu'un objet interne combiné avec cet adjectif : *vivre monotone = vivre une vie monotone*. L'adjectif qualifiait donc un nom de la soi-disant « figure étymologique » qui n'était pas exprimé. De là on concluait à un état de langue où le nom avait réellement existé et on le trouvait dans la *Ursprache*. L'état moderne n'est, en dernière analyse, qu'une survivance d'ellipses indo-européennes (Heise).

2) Une autre théorie n'a pas eu recours à l'ellipse. Elle généralise

1. Les adverbes en *-nter* et *-iter* n'étaient pas du tout rares en latin vulgaire. Cp. E. Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Untersuchungen zur Geschichte der lateinischen Sprache*, Uppsala-Leipzig, 1911, 276-279.

2. Outre dans les manuels de philologie romane, elle se trouve dans Deutschbein, *Syst. der neuengl. Syntax*, § 105, et dans A. C. Juret, *Système de la Syntaxe latine*², Paris, 1726, 171.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

le cas de **parabolare latinum* (*parler français*) où l'adjectif est devenu un substantif neutre et implique pour ainsi dire le nom de la figure étymologique : *latinum* = *lingua latina*. On interprète *magnum clamare* comme voulant dire « crier quelque chose de grand » (Spitzer, *Zeits. f. roman. Phil. 45* (1925), 286 [1] ; *Le Français mod. VII* (1936), 330) ; c'est-à-dire, l'objet interne est constitué dans ce cas par l'idée d'un substantif vague et neutre (*quelque chose*) qui forme un tout avec l'adjectif.

A la première hypothèse on peut répondre ceci : si, comme les différents genres des adjectifs en question semblent l'indiquer [1], s'il y a eu des cas d'ellipse dans la *Ursprache,* le fait n'explique guère l'état latin qui ne connaît que des formes neutres, ce qui ne peut pas être mis exclusivement sur le compte de l'analogie. Le latin, probablement, ne sentait pas une ellipse dans ces formes.

Quant à l'interprétation de *clamare magnum* « crier quelque chose de grand », elle est artificielle. En effet, ce qu'on crie n'est pas grand, mais c'est l'action de crier qui est intense. La difficulté sera peut-être encore mieux sentie, si l'on essaie d'analyser *dulce ridere* de la même façon. Du reste on ne peut pas réduire *magnum* et **parabolare latinum* à un dénominateur commun, parce que *latinum* signifie bien *lingua latina* (et contient donc l'objet de la figure étymologique) ; mais *magnum* ne signifie pas *clamor magnus*, mais *quelque chose de grand*. Cette hypothèse a du moins l'avantage d'admettre la création indépendante et nous dispense de remonter à l'indo-européen.

3) On a proposé une troisième solution à notre problème, solution qui se rapproche beaucoup de l'hypothèse d'après laquelle, dans nos tours, il y aurait ellipse d'un nom du même contenu sémantique que le verbe : *vivre monotone* ← *vivre* (*une vie*) *monotone*. Seulement, ici, le nom n'a pas disparu, mais sert de base à une transposition : *geler blanc* a été formé d'après *la gelée blanche* (Nyrop, V, § 110) ; *vivre monotone* est la transposition sur le plan verbal du

1. « Wie nun die vergleichende indogermanische Syntax zeigt, ist eine derartige verküzte Redeweise ein dem Indo-germanischen von den ältesten uns bekannten Zeiten an ein eigentümlicher Sprachgebrauch, der besonders im Altindischen und Avestischen recht deutlich seinem Wesen und Ursprung nach erkannt werden kann, da hier an den Adjektiven zum Teil noch die Genera der sprachlich nicht ausgedrückten, aber dem Sinne nach zu ergänzenden Substantiva formell zum Ausdruck kommen. » Heise 875-876.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

tour nominal *une vie monotone* (G. et R. Le Bidois, *Syntaxe*, II, § 1675).

Selon cette hypothèse, il n'est pas nécessaire d'établir une tradition directe entre les formes latines et les formes romanes. De telles transpositions peuvent se faire indépendamment. — Nous critiquerons plus tard l'utilité de cette thèse.

Tout ne se laisse pas réduire à une des hypothèses mentionnées. Nyrop (V, § 110) avait déjà observé que dans *voir rouge* l'adjectif correspond plutôt à un régime externe qu'à un régime interne, et nous verrons que les sources des adjectifs-adverbes sont plus diverses encore.

Avant d'aborder le problème de l'origine psychologique de nos formes, nous voudrions discuter une autre question, qui n'est pas sans intérêt pour l'historien de la langue : c'est celle de savoir dans quelle mesure on peut s'attendre à ce que les formes romanes procèdent d'un fonds commun latin ?

Comme nous l'apprenons de Schmalz-Hofmann, la majorité des adjectifs neutres latins en fonction adverbiale sont des grécismes [1], et M. Löfstedt vient de nous démontrer que même les quelques exemples que Schmalz-Hofmann avait regardés comme originairement latins se révèlent comme des imitations du grec (*aeternum latrans ; perpetuum*, *Culex*, 38, *longum*, Horace, *extremum*, *supremum*, Virgile, *dulce ridere*, Catulle, Horace, *grave canere*, *turpe incedere*, *dirum*, *flebile*, *blandum*, Catulle) (Löfstedt, *Syntactica* II, 418-420). Il semble bien qu'un nombre très restreint d'adjectifs-adverbes est réellement latin. A part l'expression de quantité : *multum* (*multum amare*, *caedere*, *sapere*, *salvere*), Plaute ne connaît que *magnum clamare* (*Mil.* 822), *exclamabat de repente maxumum* (*Most.* 488), *quod tibi sempiternum salutare sit* (*Aul.* 147) (Löfstedt, *ibid.*), et on trouve d'autres exemples, toujours peu nombreux, ici et là. M. Löfstedt remarque : « ...im übrigen hielt sich, wie es scheint, der volkstümliche Gebrauch in sehr engen Grenzen. »

Cela fait déjà supposer que le latin n'a pas dû être pour beaucoup dans la création des formes romanes. Ajoutons à cela, que, excepté les expressions de quantité (accusativus mensurae), pas un seul

1. Stolz, Schmalz, Leumann, Hofmann, *Lateinische Grammatik* ; Handbuch der Altertumswissenschaft, begr. von Ivan Müller, neu herausg. von W. Otto, II, 2, München, 1928, 380-381.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

exemple roman cité dans nos manuels ne semble remonter directement, étymologiquement, à une expression latine connue. Il est vrai que *parler haut* représente le même type que *magnum clamare*, tout comme le *sonreir hermoso* du *Cantar de mio Çid* (873, 923) ne se distingue guère de *dulce ridere*; mais un **clamer grand* n'a pas été relevé dans nos textes, et il n'est guère probable qu'une savante imitation du grec γελαίσας ἱμερόεν (Sappho) soit responsable du tour *sonreir hermoso*.

D'autres considérations viennent renforcer l'impression que les formes romanes se sont créées indépendamment.

Déjà un coup d'œil sur le matériel de Heise montre que certaines formes ont toujours existé pendant que d'autres sont de date récente. Ainsi nous trouvons *clair*, adverbe, déjà dans la *Chanson de Roland*, pendant que *voir rouge* n'est connu que depuis le siècle dernier ; *parler halt* figure déjà dans *Eneas* pendant que *parler correct* est une expression employée aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles ; l'adjectif-adverbe *faux* ne semble guère avoir existé dans l'ancienne langue, etc. [1]. — Tout cela fait supposer que de nouvelles formes ont été constamment recréées et naissent indépendamment.

Même des types aussi répandus que *fort*, qui existe dans toutes les langues romanes (esp. *fuerte*, ital. *forte*, roum. *foarte*), ou *alto* dans *parler haut*, *parlare alto*, *hablar alto* ne semblent pas provenir d'une source commune.

En ce qui concerne le premier, on peut être surpris que le *Poema de mio Çid* ne connaisse que l'adverbe *fuertemientre* qui s'y trouve cinq fois (1 *fuertemientre llorando ; 757 fuerte mientre lidiando ;* 1623 *en mis heredades fuerte mientre es metido* ; 2212 *fuertemientre adobados* ; 2839 *dixoles fuertemientre*). D'autre part le *Çid* est un texte conservateur : l'ancien adverbe *firme*, de **firmi* pour *firme* (Cornu, *Romania XIII, 289*), se trouve quatre fois (557 *firme prende las posadas* ; 663 *firme gelo vedada* ; 1162 *tierra de Moros firme la quebranta* ; 1275 *firme gelo rogad*) et ne se trouve remplacé par *firme mientre* que trois fois (906, 1121, 2201). L'adverbe *firme* est tout à fait archaïque ; il disparaît bientôt de la langue [2] ; donc, si *fuerte* était ancien, on s'attendrait à le trouver également dans le

1. Heise 884 (*clair*), 929 (*rouge*), 893 (*halt*), 885 (*correct*), 888 (*faux*).
2. *firme* adverbe ne se trouve qu'une seule fois dans Lib Am 1483, c : *Cumple otear firme.*

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

Çid, ce qui n'est pas le cas. Pendant que l'adverbe *firme* se meurt, l'adverbe *fuerte* va naître. Il se trouve trois fois dans le *Poema de Fernan Gonçalez* (32, b ; 395, d ; 555, c) et plus tard un peu partout (*Apol* 480, d, *fuerte era desterrado* ; *Cal* 22, a, III *bramó el buey muy fuerte* ; ibid. b, I [*el atambor*] *sonó muy fuerte*).

Un autre type très répandu est *alto* combiné avec **parabolare* (ital. *parlare alto*, esp. *hablar alto*, fr. *parler haut*). Mais ici encore il paraît douteux que ce type ait déjà été préroman. Il n'existe pas en roumain et ne paraît pas avoir existé dans le plus ancien espagnol où on préfère des périphrases dont la plus usuelle était *a altas voces* (*Dixo a altas bozes*, *Apol* 191, c) [1]. Le premier exemple de *alto* tout court que je connaisse se trouve dans *Lib Am 894, c : començo... muy alto á rebusnar*. Plus tard, dans le *Corbacho*, nous trouvons *en altas voces decía* (245), mais ici l'expression s'oppose déjà à *pero bajo decía* (ibid.) ; cet usage est le prolongement du latin *alta voce* que nous trouvons signalé à plusieurs reprises par le THESAURUS (I 1776, 61-66) pendant qu'un *altum* « la haute voix » n'existe pas : *alto* n'est pas adverbe, mais nom dans Berceo (*Duelo* 192) : *Que non cantaban alto nin cantaban tuval* [2] ; la signification de *alto* n'est pas ici celle de *haut* dans *parler haut*, mais désigne la hauteur du timbre ; enfin *alto* dans le sens spatial : *subir muy alto* (*Gatos* V) peut s'expliquer comme analogique d'après *suso : asaz he comido e subome suso* (*Gatos* XIV) qui continue le latin *sursum*. (Cp. aussi *miró á suso sobre si*, *Cal*. 18, 2, III.)

Mais il ne suffit pas de constater que nos adjectifs-adverbes se sont probablement formés dans une large mesure indépendamment ; il faut aussi considérer l'autre face du problème et envisager la question : pourquoi les adverbes latins en *-e* et *-iter* ont-ils presque tous disparu ?

L'adverbe, dans le latin populaire, était une catégorie peu stable. M. Löfstedt en a signalé la raison dans son commentaire de *Peregr*. *10,9 Quod cum dixisset, nos satis auidi optati sumus ire* : « das Adjectiv ist die ältere, persönliche und plastiche Ausdrucksweise und bleibt eben deswegen in der volkstümlichen sowie in der dichteri-

1. Le type *a halte voiz* semble avoir prédominé également dans l'ancien français. Cp. Barth, *Beiträge zur französischen Lexikographie*, *Zeitschr. f. franz. Spr. u. Litt.*, LII, 1929, 287.

2. Cité par Cejador y Frauca dans son édition du *Libro de Buen Amor* de l'Arcipreste de Hita, Clásicos Castellanos, 17, Madrid, 1913, 218.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

schen Sprache beliebt, deren Tendenzen hier wie in so vielen anderen Fällen zusammentreffen ; die jüngere und abstraktere Konstruktionsweise gehört dagegen naturgemäss der klassischen Normalprosa an » (213/14).

Une des raisons qui explique la faiblesse de la catégorie de l'adverbe est donc la même qui nous permet de comprendre la disparition du futur synthétique, temps peu réel. La langue populaire n'aime pas l'expression abstraite.

Dans le cas du futur, elle le remplace dans une large mesure par le présent ; dans le cas de l'adverbe, elle préfère la construction personnelle. Et ce n'est que plus tard qu'on se crée de nouvelles formes périphrastiques, à l'aide de types expressifs à l'origine : *cantare habeo* (pour le futur) et *dulci mente* (pour l'adverbe).

L'espagnol a conservé et même peut-être étendu cette tendance qui fait préférer l'expression personnelle et plastique à l'expression abstraite : *No me conoces — afirmió Herminia, mirándole desdeñosa* (*Curand* 106) — *Su propio pasado, que Tigre Juan suponía abolido, se restauraba íntegro* (*Tigre*). — *las tortugas, que colgantes de un garfio patalean furiosas en el palacio, estirando fuera de la concha su cabeza de serpiente* (*Arroz* 32). — *Pensaba en su pobre hijo de continuo, mas con un pensamiento tan lento, ten lento, que parecía inmóvil, en divagación difuminada y en vaga visión que penetraba sutil en sus pensamientos todos* (*Paz* 277/78). — *Ni veo muy claras las razones por las que no me decido* (Jarnés 100). — *¿ Para qué aquellos trajes que tan caros costaban ?* (*Arroz* 117).

Nous pouvons donc supposer que ces constructions personnelles ont rendu superflus certains tours adverbiaux. Mais cela ne suffit pas pour expliquer la disparition presque complète des adverbes en latin populaire. D'autres circonstances doivent y avoir coopéré.

C'est l'observation de l'usage moderne qui nous donnera des critères pour juger d'une question si délicate. Peut-être pourrons-nous surprendre quelques processus linguistiques *in statu nascendi* dont l'étude répandra un peu de jour sur l'obscurité du passé.

J'ai entendu, à plusieurs reprises, dans la cour d'une école espagnole, les garçons qui voulaient encourager un de leurs camarades luttant avec un autre pousser des cris tels que :

¡ Fuerte ! ¡ Pepe ! ¡ Dale ! ¡ Fuerte !

Ne pourrions-nous pas formuler l'hypothèse que *fuerte* était une interjection indépendante avant de se lier avec des verbes tels que

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

dar ou *pegar* (*dar fuerte*, *pegar fuerte*) ? Dans ce cas nous verrions dans la phrase de Molière (*G. Dandin II*, 11) *Fort ! Madame, frappez comme il faut* (Littré, s. v. *fort*) un type génétiquement plus ancien que le tour *frapper fort*.

Cette hypothèse va être confirmée par la reconstruction de la genèse du verbe *faire vite* dans le sens de « se dépêcher ». L'expression *faire vite*, avec *faire* neutre, appartient au style familier. Maintenant nous trouvons dans le même milieu stylistique l'expression *faites ! Monsieur*, où *faire* est également neutre. Cela fait supposer que *faire vite* est le résultat d'une agglutination de deux phrases exclamatives indépendantes : *faites !* et *vite !* De *faites !* (*Mais*) *vite !* on a passé à *faites vite*, et de là à *faire vite*, expression qui est en voie d'évincer le verbe *se dépêcher* ; mais, si je ne me trompe, *faire vite* n'en est pas encore arrivé à remplacer complètement *se dépêcher*. On l'emploie surtout dans les commandements et dans des situations qui anticipent un commandement. On dit *fais vite !*, *il faut faire vite !*, *attends ! Je ferai vite !* etc., pendant qu'une phrase comme **il faisait vite pour arriver à temps chez son ami* ne serait guère correcte. Si cette observation est exacte, notre hypothèse qui dérive *faire vite* d'un impératif (*faites !*) combiné avec un adverbe serait confirmée.

Un troisième exemple, enfin, n'admet pas de doute. Nous lisons dans *Readers Digest* (juillet 1939) le passage suivant :

« A Los Angeles physician calls upon me to deplore a recent action by a western legislature. It seems that although most of the solons involved are college graduates... they have just ordered ten thousend roadside signs bearing the legend : « *Drive slow* ». Seemingly I am expected, on hearing this, to recoil as from shock or a least to manifest my cultural superiority by a titter of condescending amusement. Now either response is well within my range as an emotional acter, but in this instance I can oblige with neither. « *Drive slow !* » I would object to that only on the score that it is a trifle verbose. Wy not omit the word « *drive* » ? etc. »

M. A. Woolcott, l'auteur de ces lignes, a parfaitement raison : *Slow !* est l'interjection qui, pendant des années et des années, a suffi à elle seule à avertir les conducteurs de véhicules à Londres et, probablement, dans les villes des États-Unis également, d'avoir à ralentir.

En tout cas, ce qui nous intéresse ici, l'agglutination de la phrase

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

exclamative *slow !* avec le verbe *to drive* est l'œuvre de certains magistrats américains de l'année 1939 ! Le type *to drive slow* vivra-t-il assez pour évincer *to drive slowly ?*

Nous pouvons peut-être poser comme principe d'explication que du moins certains groupes formés d'un verbe et d'un adjectif en fonction d'adverbe sont sortis de l'agglutination de deux phrases indépendantes.

Mais encore faut-il savoir dans quelle mesure l'emploi comme interjection explique la forme « neutre » de l'adjectif-adverbe ou l'absence d'un morphème adverbial.

L'histoire de *vite* est particulièrement intéressante à cet égard.

On n'a pas encore expliqué, que je sache, d'une manière satisfaisante, la question de savoir pourquoi a. fr. *viste* a remplacé son concurrent *isnel*. Je suis enclin à attribuer la supériorité de *viste* au fait que la syllabe tonique contient un *i* et que le mot, même à l'époque où l'*e* final était encore prononcé, était plus court que *isnel* avec ses deux syllabes lourdes.

L'*i*, appelé par Wundt « ein schwacher Vokal » [1], symbolise ce qui est plus proche (all. *hier*, *dieser*), quelque chose de plus doux (ital. *zitto*, all. *kichern* vis-à-vis de *lachen*), ce qui est *fin* (ital., esp. *fino* ; all. *fein*, angl. *fine*, où la prononciation [*ai*] est secondaire), ce qui est aigu (all. *spitz* ; REW² 6545 s. v. *pits-*), surtout ce qui est *petit* (lat. *pisinnus*, *pitulus*, ital. *piccolo*, *piccino*, REW² s. v. *pit* ; all. *Wicht*, *winzig*, écossais *wee* ; cp. aussi les différentes terminaisons diminutives dans les langues romanes et germaniques), et puis ce qui prend peu de temps ; angl. *swift*, *quick*, russ. *chibko* ; all. familier *fix* qui remplace *schnell* ; ce cas, du reste, offre un parallèle exact avec la relation qui existe entre a. fr. *isnel* et *vite*. La victoire de *vite* sur *isnel* fait donc partie de ce large et intéressant chapitre *Wortkörper und Wortfunktion* [2].

Et le remplacement de l'adverbe *vistement* par *vite* dès le XVII[e] siècle s'explique d'une manière analogue. Ici encore la forme phonématique du mot, son *Wortkörper*, jouait un rôle important : *vite*, forme plus courte, était plus apte que *vistement* à être employé comme interjection, chaque fois qu'on était pressé, chaque fois que les circonstances exigeaient une expression brève. Mais « brièveté » ne

1. W. Wundt, *Völkerpsychologie*, I, 1 (1921), 354.

2. W. Horn, *Sprachkörper und Sprachfunktion*², Leipzig, 1923.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

veut pas seulement dire petit volume du mot, mais encore effort psychique réduit pour le choix du mot.

Il y a des situations d'urgence, où le sujet parlant qui est forcé d'émettre une idée d'une façon brève mais précise, choisit dans la langue le terme le plus usuel, associé avec cette idée, et le jette tel quel, c'est-à-dire sans le « construire », dans le discours. Et c'est cette technique primitive qui requiert un minimum d'effort psychique. En allemand ce sont surtout les noms qui sont employés ainsi. On dit *Achtung !*, *Vorsicht !*, *Feuer !* là où on emploierait des phrases verbales dans le discours normal : *Geben Sie acht ! Sehen Sie sich vor !*, *Es brennt !* [1]. Ce qui prouve que ces expressions ne sont pas elliptiques, ne sont pas des débris de phrases. En français la situation est différente : *attention !* peut être objet elliptique de *faites attention !*, et dans *au feu ! au* indique clairement que cette expression est une ellipse ! De même en anglais *quick !* peut être abréviation de *be quick !*; mais le français *vite !* doit être plutôt considéré comme les noms allemands cités plus haut.

Un *vistement !* serait un des éléments d'une construction. Le fait de construire est évité par l'emploi du terme simple *vite !* C'est en cela que consiste l'avantage pour l'expression rapide. Ce n'est pas un hasard si nous trouvons les équivalents de l'adverbe *vite* sans morphème adverbial dans a. fr. *isnel*, a. esp. *privado*, esp. mod. *ligero*, ital. *presto*. Ce n'est pas un hasard non plus si on emploie dans l'emphase *tout doux !*, alors qu'on dit *doucement !* quand on conserve tout son sang-froid.

Dans tous les cas où un mot non construit est employé comme interjection on peut parler d'une forme dégrammaticalisée. On peut citer l'ancien impératif indo-européen comme exemple classique d'une telle forme. Un parallèle moderne serait l'infinitif en même fonction : all. *arbeiten !*

L'emploi de formes dégrammaticalisées est particulièrement fréquent dans les chansons populaires : *gai, gai, entrez la belle. Dansez à nos gais accents. — Brave marin revient de guerre. Tout doux !*

Dans le langage militaire nous trouvons la forme *fixe !* qui s'explique comme *vite ! : A vos rangs, fixe !* (Malraux, *Espoir*, 201) ; l'ordre qu'on donne au timonnier : *plein la voile !* (Spitzer, *Fr. Mod. VII* (1939), 329) a la même origine, et il est à supposer que la

1. O. Behaghel, *Deutsche Syntax* III, Heidelberg 1928, § 1108.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

phrase *il porte haut la tête* doit être expliquée également comme provenant d'un commandement : *haut la tête !*

Nous avons un cas très intéressant dans l'adverbe espagnol *paso* « lentement ». *...que mandedes al que me levare para él, que me lleve muy paso é que non lleve apriesa* (Cal, 25, b, l) ; *...entonce lleguó señera muy paso* (ibid.). *! paso !*, forme dégrammaticalisée, doit avoir signifié « au pas » avant de devenir adverbe. Un parallèle est offert par l'allemand *Schritt !* que nous trouvons sur les écriteaux dans les rues dans la même fonction que l'anglais *slow*, et de là on a formé l'expression *Schritt fahren* (à côté de *im Schritt fahren*, tout comme l'américain *drive slow* existe à côté de *drive slowly*), où *Schritt* peut être interprété comme « accusativus mensurae » en voie de devenir adverbe.

Je considère comme formes dégrammaticalisées les interjections adverbiales françaises combinées avec *tout : tout doux !, tout court !, tout net !, tout droit !* Tous ces adverbes se sont agglutinés à des verbes : *parler doux* (*parler haut, p. bas*), *couper court, trancher net, aller droit.* (Cp. ital. *sempre diritto !* et *andare diritto*, esp. *vamos directo a la estación.*)

Les adverbes espagnols *; ¡largo !, ¡ quedo !, ¡ quieto !* appartiennent à la même catégorie de formes dégrammaticalisées. Ils peuvent nous révéler l'origine de la forme dite neutre de nos adverbes. L'*-o* de la terminaison n'est en vérité ni neutre ni masculin. La forme en *-o* est tout simplement la forme normale du mot comme entité de la langue ; la forme en *-a* n'y existe pas à titre égal. Il n'y a pas une forme en *-a* comme il y a une forme en *-o*, mais le féminin n'est rien qu'un dérivé de la forme en *-o* ; témoin le traitement de l'adjectif au pluriel, quand il se rapporte à des noms masculins et féminins ; *el hermano y la hermana estaban juntos* ; témoin surtout l'emploi populaire des adjectifs en français populaire : *une femme jaloux, gras ; une robe neuf* (E. Richter, *Studie über das neueste Französisch 51*), *une femme chic* (H. Bauche, *Le langage populaire 94*).

Mais les formes interjectionnelles ne sont pas toujours dégrammaticalisées. Dans beaucoup de cas elles sont elliptiques ; et c'est ici que le genre neutre joue son rôle important.

Nous saisissons sur le vif la genèse de ces adverbes dans l'exemple suivant : *Je vous demande pardon, mais, vrai, c'est trop drôle. Baron ! Monsieur Poirier !* (Augier, cité par Ch. Bally, *Le Langage et la vie*, 1926, 29). Encore un pas et l'adjectif neutre *vrai* deviendra synonyme de l'adverbe *vraiment* ; on sait qu'en latin les choses se sont

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

passées ainsi avec *verum*. (Cp. aussi la construction pareille avec le nom *la verdad* en esp. : *Pues a mí no querían dejarme a la primera, pero la verdad, se iban todos* (*Paz* 132).

C'est l'emploi exclamatif qui rapproche *vrai* de *vraiment* : *mais, vrai ! c'est trop drôle* ; et il est à supposer que *bon*, dans *tenir bon*, a été, à l'origine, identique avec l'interjection *bon !*, tour elliptique de *c'est bon !* Kalepky semble vouloir exprimer la même idée, quand il interprète *il tient bon* par : er hält Stand : « Bravo ! (*C'est*) *bon !* » (Zeits. f. fr. Spr. u. Litt. 52, 1929, 110).

Dans le cas de *tenir bon*, l'attribut neutre ne détermine pas l'objet interne du verbe ; mais ce cas peut bien se présenter aussi. Les différentes étapes du processus de l'agglutination de l'interjection neutre « objet interne » avec son verbe peuvent s'observer dans les exemples suivantes : *çierto yo bien sé que aunque tal hombre entra e sale en tal casa, tal es ella sin falta, que aunque él quisiese, nunca ella consentía* (Corbacho 161) et *sabe bien él çierto que ello no es así* (ibid. 230) ; il n'y a donc pas de raison pour changer *sé* en *está*, comme le veut l'éditeur, dans la phrase suivante : *Empero sé cierto que el Rey, e el Papa, e el çapatero, todos pasan por aquel vado* (Corbacho 383). Donc, *Lo sé. Cierto* devient *Lo sé cierto* ; de même *Lo sé. Seguro* devient *Lo sé seguro*, etc.

La persévérance de la forme neutre dans une fonction nouvelle ne doit pas nous surprendre. Même là où le neutre, agglutiné au mot suivant, devient épithète d'un nom au féminin, sa forme peut subsister. Ne dit-on pas *une lettre franc de port* ? Cette forme curieuse s'explique tout naturellement par le fait qu'on employait la formule avec sujet neutre : *C'est franc de port* dans 99 cas sur 100.

En comparant *tenir bon* avec *saber cierto* on voit clairement qu'une analyse grammaticale qui « explique » la forme neutre de l'adjectif par la fonction syntaxique de l'objet interne fait fausse route. Cette fonction n'est que le résultat accidentel de la genèse par agglutination d'interjections neutres avec certains verbes, et comme nous pouvons ajouter, d'interjections adjectivales en général. C'est au fond le même processus linguistique qui donne pour résultat d'un côté des adjectifs en fonction d'adverbes tels que *faire vite*, *tenir bon*, et de l'autre des adjectifs en fonction d'objets internes tels que *saber cierto*, *frapper fort* (= *frapper un coup fort*) [1].

1. Le fait que presque tous ces adjectifs-adverbes sont monosyllabiques s'ac-

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

Le fait que beaucoup de ces adjectifs-adverbes ont été des interjections, soit des formes dégrammaticalisées, soit d'anciens attributs neutres, jette un jour intéressant sur le problème de la disparition partielle de la catégorie adverbiale en latin vulgaire.

L'adverbe relève de la syntaxe logique, de la phrase liée, tandis que l'interjection est un phénomène caractéristique de la syntaxe affective, du type des phrases coordonnées. Or, nous savons que c'est justement la syntaxe affective qui caractérise le parler du peuple et que la langue littéraire préfère les constructions logiques.

Ce n'est pas tout. Nous savons quel rôle important joue le démonstratif neutre dans la langue populaire. La même tendance à l'expression vague mais commode qui a propagé des mots comme *machin*, *truc*, *affaire*, *chose* favorise le sujet neutre *ça*. Les choses se seront passées de même en latin vulgaire. De là la possibilité de former de nombreuses interjections attributs neutres. Nous voyons donc que l'existence de l'adverbe était menacée justement par les mêmes tendances qui constituent les caractéristiques essentielles du parler populaire. Tout concourt donc à confirmer notre hypothèse.

Dans tous les exemples considérés jusqu'ici nos adverbes ont été de véritables adjectifs non substantivés. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. L'adjectif devient nom dans *dire vrai* équivalent à *dire la vérité*. En latin déjà nous trouvons *tantum est enim tacere verum, quantum et falsum dicere* (*Aulularia S. Querulus* I, 2, Löfstedt, *Kom. Peregr.* 43). De la même façon nous interpréterons esp. *decir derecho : Menazasme a tuerto, yo diciendo derecho* (SDom 145 b). Mais les choses ne sont pas toujours aussi claires. Si nous trouvons dans *El Libro de buen Amor* les vers suivants :

Quando cuyda el nesçio que dice bien derecho
E cuyda fazer serviçio é plaser con su fecho,
Dize mal é locura é faz pesar é despecho :
Callar á las vegadas face muy provecho. (1408.)

Il y a la possibilité de construire : *que dice bien : derecho* ou bien : *que dice : bien derecho*, c'est-à-dire que *derecho* pourra être considéré tantôt comme objet, tantôt comme adverbe, pendant que *mal* dans *dice mal é locura* est nettement nominal.

corde très bien avec notre théorie. C'est en effet leur brièveté qui rend ces adjectifs particulièrement aptes à fonctionner comme interjections emphatiques. Cp. aussi F. Brunot, *La Pensée et la Langue*[3], 603.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

Tout comme à côté de *dire vrai* il existe *dire la vérité*, nous avons à côté de *parler français*, *parler le français*, et il sera intéressant de déterminer le caractère grammatical de *français* dans *parler français* et des tours parallèles *parlare italiano*, *hablar espagnol*, etc. Selon nos dictionnaires, *français* est considéré tantôt comme nom, tantôt comme adverbe [1]. — Il semble que de bonne heure les deux types latins *latine loqui* et *linguam latinam loqui* aient fait place au type **latinum loqui* (*parabolare*) ; Quintilien déjà dit *vertere in latinum* « traduire en latin » [2] ; ce **latinum parabolare* équivaut à *parler le latin* ; *latinum* était senti comme objet.

Mais en est-il resté ainsi ? En français moderne la différence entre *parler français* et *parler le français* est celle qui existe entre une locution figée et une construction libre. La différence entre les deux tours est comparable à celle qui existe entre *le casque en tête* et *le casque sur la tête*, entre *mettre en croix* et *mettre sur la croix*, etc. Ici les groupes libres indiquent une relation spatiale, pendant que les expressions figées expriment une façon de porter (*le casque en tête*) ou de faire (*mettre en croix*) [3]. De même *le français* dans *parler le français* est objet et *français* dans *parler français* indique une qualité, et de là entre dans la série des adverbes « régimes internes ».

M. Martinon (*Comment on parle en français VII*) dit avec un sentiment très fin de la langue : *Il est assez probable que jamais en France on n'a aussi mal parlé qu'aujourd'hui ; on parle le français, mais quant à parler français, c'est autre chose.*

Mais remarquons que le caractère adverbial de *français* dans *parler français* n'est pas dû à l'origine du mot, c'est au contraire plutôt un fait synchronique. *Français* a pu devenir adverbe dès le moment où à côté de la forme sans article existait une autre avec article.

Maintenant la voie était libre pour des formations analogiques telles que *danser français*, *boire français* « danser, boire à la française ».

1. *français* dans *parler français* est considéré comme adverbe par le *Dictionnaire Général* et par Littré s. v. *français* ; mais Littré enregistre cet adverbe sous la rubrique « 3° S. m. ». et pour le *Larousse Universel* (en 2 vols, 1922), *parler* dans *parler français* est un verbe actif et *français* nom.

2. K. E. Georges, *Ausführliches Lateinisch-Deutsches Handwörterbuch* II, 1918, s. v. *Latinus*.

3. J'ai parlé de ces tours dans un travail « *On Linguistic Explanation* » qui sera publié dans la *Modern Language Review*.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

De là se développait un sens « à la manière de », différent du sens de l'adjectif avec morphème adverbial « de la façon de ». — On voit facilement quel avantage cette distinction offre à l'expression et on comprend donc pourquoi cette construction a fait fortune. M. Spitzer cite *penser classique*, *penser surréaliste* [1] ; et il n'y a pas lieu d'être surpris qu'on trouve un substantif dans la même fonction : « *Heinrich et Thomas Mann pensent pour le peuple... Mais, à la différence d'un Dehmel par exemple, ils ne pensent pas au peuple* » (F. Bertaux ; cit. Spitzer, *Neuphilolog. Mitteil.*, XXXIX (1938), 76).

Il existe un usage curieux qu'on a observé, sans en expliquer toutefois la nature. Il s'agit des tournures telles que *boire chaud*, *boire frais*, *manger gras*, *manger maigre*, etc.

Ceux qui opèrent avec le concept de l'objet interne peuvent interpréter ces exemples de deux manières : ou bien on dira que *boire chaud* est « boire quelque chose de chaud », ou bien que *boire chaud* est équivalent à « boire une boisson chaude ». Dans le deuxième cas on croira avec Heise à l'ellipse du nom de la figure étymologique ou avec MM. Le Bidois à une transposition de *boisson chaude* sur le plan verbal. Selon notre avis toutes ces explications sont erronées. Il faut rapprocher *chaud*, *frais*, *gras*, etc., du type que nous trouvons dans les tournures comme *je n'ai jamais vu rien d'aussi fin*, *je voudrais acheter quelque chose de plus joli*, et avec article : *c'est du dernier raffiné!* Dans tous ces cas l'adjectif, au lieu de dénoter une qualité pure et simple, désigne un genre d'une certaine qualité. La notion du genre est plus abstraite que celle de « quelque chose » et les deux interprétations ne doivent pas se confondre. Les deux éléments que l'analyse logique arrive à isoler : la notion de genre et celle de qualité, forment, linguistiquement, un tout indivisible. Donc, il ne faut pas chercher un nom régime interne qui ne soit pas exprimé, ni penser à une transvaluation de catégories grammaticales qui n'a pas eu lieu. Nos exemples (*rien d'aussi fin*, *quelque chose de plus joli*, *du dernier raffiné*) montrent que dans ces cas le passage de l'adjectif au nom a été effectué ; donc dans *boire chaud*, etc., nous avons de simples constructions du type verbe + objet.

Déjà Tobler avait vu clairement qu'une expression telle que *faire grand* contient un substantif et pas un adverbe. (*V. B.* [2],

1. L. Spitzer, dans *Zeits. f. rom. Philol.* 50, 1930, 543.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

2, 196); et en effet c'est le même adjectif substantivé qui désigne un genre que nous trouvons dans *manger gras*, etc. D'autres exemples de la même catégorie sont :

L'esprit général du livre est d'un écrivain consciencieux, sévère et hautain. Il est d'abord le souci de faire vrai, avec la plus rigoureuse et la plus inattaquable exactitude (Faguet, *Flaubert* 104).

Il faut écrire pour soi avant tout. C'est la seule chance de faire beau (Flaubert, cité par Faguet, *ibid.*, 46).

Le caractère nominal de ces adjectifs ressort d'une manière particulièrement claire de l'exemple suivant, où l'objet *naturel* est repris comme sujet avec article : *Le don d'écrire naturel n'est pas une aptitude inconsciente. Le naturel s'acquiert* (A. Albalat, *L'art d'écrire en vingt leçons*, 85).

On est tenté de classer des expressions telles que *voir rouge*, *entendre clair* (Cp. le fameux passage de Flaubert cité par Robert, Heise et MM. le Bidois : *Les uns voient noir, d'autres bleu, la multitude voit bête*) [1] avec les cas de *faire beau*, *manger gras*, etc., que nous venons de discuter.

Seulement, les adjectifs des expressions *voir rouge*, *entendre clair*, etc., ne peuvent pas être interprétés comme désignant le genre d'une qualité. Nyrop (§ 110) a remarqué que ces adjectifs représentent plutôt des régimes externes que des régimes internes.

Une analyse stricte donne pour résultat que ces adjectifs sont des attributs d'un objet très général neutre, comme il se trouve exprimé dans l'espagnol *lo veo todo negro* ; cp. all. *ein Schwarzseher ist ein Mensch, der immer alles schwarz sieht*. A côté de l'expression avec l'objet *alles*, l'all. connaît aussi l'expression absolue *ich sehe da ganz schwarz*. Mais toute excellente que paraisse cette analyse, j'hésite à lui donner beaucoup de crédit, parce que les exemples les plus anciens, réunis par Heise, ne montrent jamais cet objet général ; *voir cler* se trouve aussi avec un objet individuel et *cler* adverbe : *Li chevaus voit et bel et clair Le gué* (Karre 742 ; Heise, 924). Un parallèle espagnol est : *Apruébolo más claro así* (*Corbacho 386*): où *claro* est également adverbe. Il paraît donc qu'on doit interpréter *entendre clair*, *voir clair*, comme *saber cierto*, ce qui est tout à fait possible. Par analogie on disait *voir trouble*, que Heise relève dans Charles d'Orléans (Heise 929), et de là on a pu étendre l'usage.

1. Flaubert, *Éducation Sentimentale*, I, 82.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

Si nos interprétations jusqu'ici n'ont pas été sans fondement, on doit conclure que la création des adjectifs en fonction d'adverbes a été un procès qui était loin d'être simple. Au contraire, c'est un chapitre des plus complexes de la grammaire et l'explication en bloc, l'explication schématique, doit être revisée et remplacée par une autre qui envisage les choses dans leur complexité naturelle.

MM. Le Bidois ont le mérite d'avoir expliqué les adjectifs « en fonction semi-adverbiale » comme transvaluations de catégorie dans une mesure beaucoup plus large que Nyrop ne l'avait fait ; et au fond c'est un progrès. Mais, malheureusement, ils procèdent trop sommairement; ils font entrer de force dans le même casier des cas peut-être acceptables tel que *vivre monotone* transposé de *une vie monotone* avec d'autres qui font difficulté et dont le sens exact leur échappe comme *écrire simple* qui appartient en réalité à la catégorie de *manger gras*, *faire vrai*, etc., et avec certains cas comme *voir double*, où on se demande quelle a pu être l'expression nominale transposée ? Mais, ce qui est toujours à regretter, c'est qu'ils ne citent guère des exemples absolument sûrs de transvaluation de catégorie.

Or, à côté de *geler blanc*, d'après *gelée blanche*, cité par Nyrop, on peut accepter comme transposition *entendre dur* d'après *avoir l'oreille dure* avec supplétion (le rapport entre *oreille* dans le sens de *ouïe* et *entendre* étant le même qu'entre *sommeil* et *dormir*).

Dans *Les Provinciales* de Jean Giraudoux on trouve deux exemples incontestables de transposition : *J'aurais su déjà qu'elle valse Chopin des heures entières*, *toute seule devant sa glace* (p. 53) et *Un cheval se roula, pour gagner son avoine ; les poules clignaient, facétieuses, chantaient le coq* (p. 51) (Ed. : Le Livre Moderne Illustré).

Il est apparent que les expressions *valser Chopin* et *chanter le coq* doivent leur existence au fait que *la valse de Chopin* et *le chant du coq*, qui existaient dans la langue, ont été transposés sur le plan verbal. — Il est vrai qu'il ne s'agit pas ici d'une transposition d'un adjectif ; mais dans son caractère grammatical le nom avec *de* est le plus proche parent de l'adjectif et surtout le procédé comme tel est exactement le même. Et enfin, on peut mentionner ici un exemple que MM. Pichon et Damourette citent (*Des Mots à la Pensée III*, § 980) : *Elle a encore toussé chien cette nuit* ; cette expression est sans doute une transposition de *une toux de chien*.

En regardant de plus près ces exemples, on observe que la trans-

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

position du plan nominal au plan verbal est particulièrement facile à identifier si l'expression transposée ou est figée comme dans *gelée blanche*, *avoir l'oreille dure* ou s'approche du moins du cliché; *une valse de Chopin* — les valses de Chopin sont fameuses, *valse* et *Chopin* sont étroitement associés; de même *le chant du coq*, synonyme de « la pointe du jour » est une expression banale. Mais l'exemple de *tousser chien* d'après *une toux de chien* nous apprend qu'il n'est pas nécessairement ainsi. Il est donc possible que l'expression *vivre résistance*, relevée par M. Spitzer, transpose *une vie de résistance*, et *vivre monotone* transpose *une vie monotone*, bien que ces expressions soient parfaitement libres. — Mais où s'arrêter ?

On remarque que la transposition est purement formelle, elle ne prend pas égard aux différentes relations sémantiques exprimées sous une forme identique. Dans *gelée blanche* l'adjectif est épithète; dans *avoir l'oreille dure*, l'adjectif est attribut. De même dans *le chant du coq* nous trouvons un « genitivus subjectivus », le *de* dans *une valse de Chopin* s'approche du génitif d'appartenance ou d'origine qui est tout clair dans *une toux de chien*.

Nous devons à l'infatigable curiosité stylistique de M. Spitzer un exemple très intéressant : *Chopin n'a pensé la Pologne héroïque plus qu'il ne l'a vécue et qu'il ne l'a vue* (*Neuphilolog. Mitteil.*, XXXIX, 77.)

Y a-t-il un cas clair de transvaluation de catégorie dans cette phrase? Dans *vivre la Pologne*, *vivre* a simplement le sens de *expérimenter*, *éprouver*, *sentir* qui n'est pas rare en français moderne. Quant à *penser la Pologne*, on est en effet tenté d'y voir l'influence du génitif objectif *la pensée de la Pologne* (au lieu de **la p. à la P.*); *la pensée de la P.* aurait pu être transposé tout comme *le chant du coq*. Mais apparemment l'auteur de la citation a simplement fait entrer de force le verbe *penser* dans le même moule syntaxique que les autres verbes de la même phase, pour marquer une relation plus intime, plus emphatique entre le verbe et son objet puisqu'il a souligné le verbe et non pas le régime. Ce serait donc une simple analogie qui aurait créé *penser* transitif. Peut-être aussi *penser* a-t-il été influencé par *rêver : De ses mille façons de rêver je ne sais quoi, il y en avait une qui consistait à rêver Paris, boulevards, théâtres, opéra, salons fastueux, cavaliers corrects et de grand air* (Faguet, *Flaubert* 92).

D'une façon générale je crois qu'on devra s'imposer une certaine

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

réserve dans l'application de la « transvaluation de catégorie » comme principe d'explication soit de l'adjectif en fonction d'adverbe, soit du régime interne. Qui dit *chanter faux* ne pense pas du tout à *une chanson fausse* (ou à *un chant faux*), et on ne peut guère expliquer *flotter dur* (*Les duex jactaient du truc, dehors, qu'ils rentraient et ça flottait dur dans la rue*, Carco, *Les Innocents* 65, éd. Le Livre Moderne Illustré), par *flottement dur* ou *pluie dure* ! Même si je trouve dans le *Çid : fermoso sonrisava*, je préfère l'explication par agglutination : *¡ fermoso !, ¡ sonrisava !* à celle de transvaluation de catégorie, parce que je ne connais pas un *sonrisa fermosa* dans les textes anciens. Quant à *la parole haute* qui, selon MM. Le Bidois doit être à la base de *parler haut*, je considère cette forme comme une pure construction, à moins qu'on ne me prouve que *la parole haute* a été une expression très fréquente et anciennement attestée.

Même si on connaît les différentes origines de nos adjectifs-adverbes, telles que l' « accusativus mensurae », forme dégrammaticalisée, attribut neutre, adjectif substantivé neutre, adjectif substantivé, désignation d'un genre, d'une manière, transvaluation de catégorie, il sera souvent délicat de placer une forme dans un groupe déterminé.

Et cela n'a rien d'étonnant. Il n'est que trop naturel que l'influence analogique contribue à la confusion des différents groupes, d'autant plus qu'il n'existe pas de caractéristique extérieure qui les distingue. Et même là où les différences morphologiques ne manquent pas, il y a flottement. Ainsi on a observé la confusion constante entre les types *vivre monotone* avec adjectif invariable et *vivre heureux, -se* avec adjectif variable.

Comment faut-il classer un type comme esp. *fablar mesurado* (*Cid* 7)? On peut d'un côté le rapprocher du type *decir derecho*, où l'adjectif est en réalité un substantif comme en *facer derecho : Por ende eran alegres, qua derecho fazïen* (*Apol* 623, a) ; *si las duennas de mi fablan, fazen derecho, ca entienden que valo mas que todos los otros* (*C Ger Lara* 210) ; dans *Apol* nous trouvons les deux expressions *fazer aquisado* (67, b ; 78, b ; 145, c ; 177, d ; 276, d ; 500, a ; 570, b) et *fablar aguisado* (102, e) ; cp. aussi *Sobre huerfano pobre non fagas desaguisado* (*Apol* 409, d) et *Fue de Gonçalo Diaz el conde despagado, Ca non se tovo del por byen aconsejado, Maguer que fue san[n]udo no[n]* (*le*) *fablo des* (*a*)*guisado, Mas contradixol todo quanto avya fablado* (*Fgonz* 207). — D'un autre côté ce type ressemble à

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

fablar vellido (*Çid* 1368) qui ne peut guère être séparé de *sonreir hermoso* ; mais il est aussi apparenté à *fablar recio*, représentant du type *pegar fuerte*.

De bonne heure nous devons compter avec l'influence analogique des expressions de quantité qui étaient très vivantes en latin vulgaire. D'après *multum* (*tantum*) paraissent s'être formés *ingens*, *infinitum*, *insanum*, *totum : uallem infinitam*, *ingens planissimam et ualde pulchram* (*Peregr.* 1,1) ; *mons... altus infinitum* (ibid. 16,4) ; *insanum bene* (Plaut., *Most.* 761) ; *insanum bonam* (ibid. 908) (Löfstedt, *Philolog. Kommentar z. Peregrinatio Aetheriae*, 35). *Habebat... forsitan quattuor milia totum per ualle illa* (*Peregr.* 1,2 ; cp. aussi 2,3 ; 3,1 ; 6,1).

De telles expressions de quantité figurent comme accusativus mensurae dans fr. *petit : Quant Erec le palefroi vit, ne le loa mie petit* (*Erec* 1417) ; *Tiens ta promesse et petit jure* (Chr. de Pisan. III, 32) ; *Trop petit vault bons exemples ouÿr, a qui ne veult contraires meurs fouyr* (Chr. de Pisan. III, 56) ; Heite 897 et 1019). *gros : Il eût donné gros pour agiter ses muscles, secouer tout son être* (Simenon, *L'Évadé*, 67) ; *long : Ne m'en demande pas si long* (Musset, *La Nuit de Mai*) ; Esp. *harto : para viçios e virtudes farto bastan enxiemplos e práticas* (*Corbacho* 285) ; *enfinito : Nuestro Señor non faze asi* (sc. comme le diable) *que si buenas cosas e dulçes non promete, en grand cuantidad, dobladas enfinito paga e da gualardon, por cuanto él es carrera, vía e verdad, salud e vida* (*Corbacho* III) ; *prolixo, largo : et mucho se podria dezir más prolixo, pero por non ser enojo çeso de escrebir largo* (*Corbacho* XXXI, 166) ; *corto : perdonadme si escribo corto* (*Corbacho* 250/251).

Dans tous ces exemples il ne faut voir ni une transvaluation de catégories ni une ellipse.

Quoique nous sachions très bien que nos remarques sur la genèse des adjectifs-adverbes sont encore loin d'être exhaustives, je voudrais ajouter une brève remarque sur un phénomène qui ne concerne qu'indirectement notre problème et représente un cas spécial du régime interne. Il s'agit d'une tentative d'explication du type *parler femmes, parler théâtre*, etc.

Il y a un usage particulier qui consiste en ceci qu'on remplace l'objet interne par le nom de cet objet. Déjà en latin nous trouvons *Saltare Cyclopa* (Hor. *Sat.* 1, 5, 63 ; Juret, *Système* II, 172) « danser la danse appelée le Cyclope », nous retrouvons le même

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)

usage dans l'a. esp. *Comenzaron luego la pelota iugar* (*Apol* 144 c) qui correspond en all. à *Ball spielen*, angl. *to play football*. Maintenant, le nom d'un récit est son titre, et celui-ci coïncide souvent avec le thème du récit. Le thème d'un récit se distingue de son sujet en ceci que le thème est moins nettement défini et plus subjectif que le sujet : *parler femmes* aurait donc voulu dire, à l'origine, que tous les faits objectifs que celui qui *parlait femmes* relatait, étaient de quelque façon liés au leitmotiv « femmes ». Et c'est précisément cette nuance-là que l'expression *parler femmes* veut exprimer. Je suppose donc que *parler femmes*, *parler théâtre*, etc., remonte à *parler « femmes »*, *parler « théâtre »*. *Rêver* transitif (*De ses mille façons de rêver je ne sais quoi, il y en avait une qui consistait à rêver Paris, boulevards, théâtres, opéra, salons fastueux, cavaliers corrects et de grand air* [Faguet (*Flaubert* 92)] a-t-il une origine identique ?

The University Glasgow.

M. SANDMANN.

BDD-A18025 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:39 UTC)